

Arthur et moi

Liz Moore

ARTHUR ET MOI

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sylviane Lamoine



BUCHET  CHASTEL

Titre original : *HEFT*
W. W. Norton & Company

© 2012 by Liz Moore

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2012

ISBN 978-2-283-02513-0

À ma mère, Christine.

Arthur

• • •



La première chose que vous devez savoir à mon sujet, c'est que je suis colossalement gros. Quand nous nous fréquentions j'étais ce qu'on pourrait appeler enveloppé mais ce n'est plus le cas. Je mange tout ce qui me fait envie et en outre je mange dès que j'en ai envie. Voilà des années que je ne fais plus beaucoup d'efforts pour réduire ma quantité de nourriture car je n'en vois pas l'utilité. Pour autant je ne suis ni immobile ni grabataire, mais j'ai tendance à m'essouffler après six ou sept pas, et puis je suis vraiment très timide, je me sens enfermé dans un étui comme si j'étais un violoncelle ou un pistolet précieux.

Je n'ai aucun moyen de connaître mon poids exact que j'estime entre deux cent cinquante et trois cents kilos. La dernière fois que j'ai mis les pieds dans un cabinet médical remonte à plusieurs années et je pesais deux cent quarante kilos, d'ailleurs ils ont dû me mettre sur une balance spéciale. Le médecin m'a regardé et m'a prévenu que j'allais droit vers une mort prématurée.

Deuxième chose. Dans les lettres que je vous ai envoyées ces vingt dernières années j'ai menti par omission. Peu de temps après notre dernière rencontre diverses circonstances m'ont mis dans l'impossibilité de poursuivre ma carrière de professeur. De ce sujet – et de beaucoup d'autres – j'ai été peu enclin à parler. Mes références à d'anciens amis

et collègues sont des souvenirs. Cela fait dix-huit ans que j'ai cessé d'enseigner.

Dernière chose, la plus importante : je ne sors plus de chez moi. Heureusement j'habite une très belle maison dont je suis plutôt fier. Je ne l'ai pas achetée ; elle m'a été octroyée. Elle est longue de sept mètres cinquante en façade. Ce qui est beaucoup pour ce quartier. Et il fut un temps où elle était ravissante à l'intérieur comme à l'extérieur, très joliment décorée. Oh ça c'était quand j'étais petit. Mais aujourd'hui j'ai bien peur de l'avoir laissée sombrer dans un état de délabrement hanté. Il ne subsiste que des lambeaux de son charme : le piano (j'en jouais dans mon enfance) ; les étagères encadrant la cheminée ; les meubles, qui autrefois pouvaient être qualifiés de haut de gamme mais qui en quarante ans se sont lentement tassés à force d'avoir supporté mon poids. Il y a de jolis objets dans les pièces du haut j'imagine mais cela fait bien dix ans que je ne les ai pas vues. Je n'ai aucune raison d'y monter. De toute façon j'en serais incapable. Ma chambre et tout ce dont j'ai besoin sont au rez-de-chaussée, mon petit monde, et quant à la vue, celle que j'ai depuis ma fenêtre me suffit. L'état de la maison fait partie des choses dont j'ai le plus honte, car je l'ai toujours aimée, cette maison, et quelquefois quand je suis d'humeur sentimentale j'ai la sensation qu'elle m'aime aussi.

Comme je ne sors plus, je suis devenu expert de la commande en ligne. Il arrive que ma maison prenne des allures de centre d'expédition ; tous les jours, parfois même deux fois par jour, quelqu'un m'apporte quelque chose. Le livreur de FedEx, celui d'UPS. Donc vous voyez je ne vis pas complètement en reclus puisque je dois signer pour tout ça. Et ce qui sort de chez moi sort dans des sacs-poubelle que je jette sur le trottoir du haut du perron, très tard le soir, quand il fait nuit.

Il y a des entreprises pour tout de nos jours. Une qui vous apporte livres et journaux et magazines. Une qui vous livre des médicaments si nécessaire. Et même une qui prend vos commandes d'épicerie en ligne et vous les porte à domicile. Un concept démodé d'un certain point de

vue, une merveilleuse innovation d'un autre. Une fois par semaine je choisis ce que je désire sur leur site. Ils ont tout dans cette société – tout ce que l'on peut imaginer. Plats préparés + ingrédients crus. Desserts + petits déjeuners + vin + papier toilette. Fromage + viande cuisinée + glace + gâteaux + bagels + Pop'ems, ces petites pâtisseries pâteuses fabriquées par Ententmann décorées en fonction des saisons. Comme nous sommes en octobre, mes Pop'ems sont orange et noir, aux couleurs d'Halloween.

On me livre ma nourriture tous les mardis soir. J'ai pris soin de choisir la tranche horaire « après 17 heures », car ça me plaît que le livreur puisse penser que je travaille toute la journée et que je viens de rentrer. Complètement idiot, je sais ! Au téléphone avec des employés du service clientèle, je mentionne mine de rien la famille ou le bureau. Comment allez-vous aujourd'hui, Mr Opp ?, me demande la dame de la Bank of America, alors je réponds avec un soupir, Débordé. Pour plaisanter. De la même façon, quand on me livre mes courses, j'adore ouvrir la porte, la cravate dénouée, avec l'air épuisé et distrait de celui qui est las du monde. Laissez ça dans l'entrée, je dis toujours, avant d'aller à la cuisine en lançant par-dessus mon épaule des banalités sur le temps ou le sport. Lorsque j'ai vérifié les colis, je donne un pourboire au livreur avec de la monnaie que je cache dans un tiroir de ma table de nuit, à l'intérieur d'un livre creux. On me l'avait offert quand j'étais enfant – c'était mon bien le plus précieux, un livre creux ! – et il m'a toujours été très utile. Toute la nourriture que je me fais livrer est payée par carte au téléphone. Je n'ai besoin de liquide que pour les pourboires, et alors je me sers dans le gros paquet de billets que j'ai sorti de la banque il y a des années. Je n'ai pas réfléchi à ce que je ferai quand il n'y en aura plus. Je n'ai jamais pensé que ce jour viendrait.

La toute dernière fois où je suis sorti de chez moi c'était en septembre 2001, j'en avais tellement assez de regarder les infos tout seul que j'ai ouvert ma porte pour descendre en bas du perron et m'asseoir sur la dernière marche pendant une heure, la tête dans les

mains. J'ai regretté de n'avoir personne à qui parler. On aurait dit la fin du monde. De très mauvais souvenirs ont afflué les uns après les autres. J'ai cru entendre une femme crier mais ce n'était que des paons dans la cour d'une église toute proche. Puis je me suis relevé à grand-peine et j'ai avancé jusqu'au coin de la rue, puis jusqu'au suivant, puis jusqu'à un autre, et encore un autre. Finalement je me suis retrouvé au coin de la 9^e Rue et de la 8^e Avenue, où deux petits groupes de femmes visiblement bouleversées se tenaient serrées. Une jeune maman en pleurs, un bambin de deux ans tout ébahi dans les bras, se faisait consoler chaleureusement par une amie. Lorsque je suis arrivé à leur hauteur elles se sont tues et m'ont dévisagé. Derrière elles je voyais la 9^e Rue filer vers le fleuve et l'horizon, et si je regardais vers la droite en plissant les yeux il me semblait que j'apercevais de la fumée noire s'élever dans le ciel, même si je ne distinguais pas Manhattan. Or j'y allais assez souvent quand j'étais plus jeune et bien sûr c'est là que j'enseignais, et j'avais beau détester ce métier j'ai pensé à mes étudiants et à mes anciens collègues et j'ai prié pour qu'ils soient sains et saufs. J'ai pensé à vous. Je me suis réjoui que votre rêve d'habiter Manhattan ne se soit pas réalisé. J'ai été envahi par le chagrin et la nostalgie – je me suis apitoyé sur moi et sur les autres, ce qui me concernant est souvent une seule et même émotion. Je suis resté planté là jusqu'à ce que mes pieds ne puissent plus porter mon poids, alors je suis reparti d'un pas lourd, en m'arrêtant sept fois pour reprendre mon souffle. Les femmes étaient parties et les rues désertes. Une fois devant chez moi j'ai levé les yeux vers la dernière des douze marches du perron et je me suis juré de ne plus jamais sortir, parce que vous comprenez je n'avais personne à appeler et personne ne m'a appelé ce jour-là. C'est ainsi que j'ai su que je n'avais plus besoin de sortir.

Depuis j'ai vécu dans une réclusion complète. Certes ma tendance naturelle à la solitude remonte à l'enfance, toutefois pendant des années des membres de ma famille ou d'autres personnes m'ont empêché de trop me renfermer. Il y a eu vous durant quelque temps, et des personnes comme vous. J'ai fini par perdre de vue tous mes amis ou

parents. Ma mère m'était chère mais elle est morte jeune. Pour diverses raisons que je vous expliquerai si cela vous intéresse, je ne parle pas au reste de ma famille. Néanmoins, ils m'ont garanti la stabilité financière jusqu'à la fin de mes jours et je n'ai pas besoin de gagner ma vie. Cela aussi a contribué à me faire prendre de plus en plus de poids et m'a incité à demeurer dans le cocon de ma maison.



À présent mes journées s'écoulent toujours plus ou moins de la même façon. Le matin je ramasse furtivement le journal en haut du perron. Un jour j'ai payé le livreur pour qu'il le dépose bien sur la dernière marche. Je lis tous les articles. Je lis la nécro, de A à Z, chaque jour. Je cuisine ou je me concocte des festins. Dès mon réveil je planifie les menus de la journée et quand il y a quelque chose de vraiment bon à la maison j'en suis heureux. J'erre de pièce en pièce, tel un fantôme, un gros fantôme au visage rougeaud, et de temps à autre je reste immobile à regarder un tableau sur un mur, et si d'aventure dans un coin ou dans une pièce, un souvenir surgit du passé, j'attends qu'il se retire et que je me sente de nouveau seul. Parfois je vous écris. Il arrive qu'un des meubles me force à m'arrêter pour me demander d'où il vient. Cela me donne le sentiment d'être déconnecté : je n'en sais rien, je n'ai personne à qui poser la question. La plupart du temps, cependant, ma maison m'est devenue si familière que je ne la vois pas.

Le soir de ce que les journalistes ont fini par nommer le 11-Septembre, je vous ai écrit pour avoir de vos nouvelles et vous m'avez répondu dans la semaine. Vous m'avez assuré que vous et ceux qui vous sont chers alliez bien. Vous l'ignorez peut-être, mais vous avez été mon point d'ancrage dans ce monde. Vous et vos lettres, le fait même que vous existiez m'ont procuré plus de réconfort que je ne saurais l'expliquer.

Voilà ce que vous devez savoir à mon sujet et je vous présente mes excuses pour toutes ces années où je vous ai trompée intentionnellement ou par omission. Le lent déclin de ma santé + ma réclusion sans cesse croissante m'ont quelquefois empêché de trouver de quoi nourrir une correspondance, et le fait est que je ne pouvais supporter l'idée que la nôtre cesse.

*Malgré tout, dans mon cœur je suis toujours le même
Arthur*

• • •

La lettre terminée, je l'ai tenue devant moi et je me suis imaginé l'envoyer. Je me suis vu très clairement la plier en trois parties bien nettes, prendre l'enveloppe dans ma main droite et de la gauche y insérer la lettre. Puis la cacheter. Puis inscrire l'adresse de Charlene, que je connais aussi bien que la mienne. Lâche, espèce de lâche, pensais-je, si tu avais une quelconque valeur tu le ferais. En l'écrivant j'avais senti une sorte d'immense soulagement, l'impression de me décharger d'un fardeau après si longtemps, auprès de quelqu'un que j'aimais profondément. C'était la lettre que j'avais toujours imaginé lui écrire. Mais comme on pouvait s'y attendre, j'ai eu trop peur de l'envoyer, alors je me suis dit que cette sincérité était en réalité de l'égoïsme, et que Charlene n'avait nul besoin de s'en encombrer.

Voici les événements qui m'ont poussé à l'écrire.

D'abord, il y a trois jours, le téléphone a sonné. J'étais tranquillement occupé à ne rien faire et cela m'a causé un très grand choc. J'ai failli sauter au plafond. J'ai dû laisser sonner plusieurs fois pour reprendre mon souffle avant de répondre.

« Arthur ? Arthur Opp ? » a fait la voix sortant du combiné.

Il faut dire que je ne reçois pas beaucoup d'appels personnels et mon cœur a fait un bond – qui ça pouvait bien être ?

« Oui », ai-je répondu dans un murmure.

C'était Charlene Turner. Jamais je n'aurais pensé entendre de nouveau sa voix mais Dieu que ça m'a fait plaisir. Je me suis retenu de pousser un cri. J'ai dû me plaquer une main sur la bouche et me mordre la paume.

Cela faisait presque vingt ans que je ne l'avais pas vue. La relation personnelle que nous avions jadis avait évolué naturellement vers une correspondance écrite, régulière et fidèle. Mais au fil des années, nos lettres ont pris une importance inexprimable pour moi. De l'extérieur on pourrait penser que nous ne sommes que des correspondants, mais avec le temps il me semble que j'ai fini par connaître Charlene aussi bien que je n'aie jamais connu quelqu'un, et je me suis laissé aller à imaginer qu'un jour nous nous reverrions, nous reprendrions nos relations, et que l'un dans l'autre cela serait facile et naturel.

N'empêche : son appel m'a perturbé.

La conversation a été brève, j'ai essayé de paraître calme et décontracté, quoique j'aie raconté sans le vouloir un nombre considérable de mensonges.

Je voulais lui demander « Vous avez reçu mes lettres ? » – cela faisait presque un an que je n'avais pas eu de ses nouvelles, et d'habitude elle écrivait plus souvent que ça – mais je me suis contenté d'un « Comment ça va ? »

« Bien », a-t-elle répondu sur un ton qui semblait vouloir me faire comprendre le contraire.

Nous avons un peu bavardé de tout et de rien. Je lui ai donné des nouvelles de William, le frère qui n'était pas aussi proche de moi que je le lui avais laissé entendre dans une de mes lettres, sur une impulsion. Je lui ai dit que ça marchait très bien pour lui et qu'il allait prendre sa retraite l'année prochaine après une carrière d'architecte reconnu. Je lui ai raconté que le mois dernier j'avais rendu visite à ma famille en Angleterre et que j'avais passé la journée de la veille à Manhattan, en compagnie d'un vieil ami. Puis je lui ai annoncé que je m'étais mis à la photo.

« Formidable », a dit Charlene. J'ai confirmé : « Formidable ».

« Vous enseignez toujours ? »

– Non, j'ai arrêté », ai-je répondu – sans réfléchir.

Alors elle a dit « Oh, non ! » sur un ton de déception et de tristesse infinies.

« Mais je donne des cours particuliers », ai-je aussitôt précisé.

Histoire de paraître avoir fait un petit quelque chose pendant toutes ces années.

Du coup elle s'est ressaisie et m'a avoué qu'à vrai dire c'était la raison de son appel.

« Je vais vous envoyer une lettre, Arthur. »

En prêtant attention à sa voix je me suis rendu compte qu'elle s'exprimait de façon très bizarre, lointaine + contrite et plus lentement qu'avant, comme si sa langue était plus lourde. Elle avait bel et bien l'air saoule. À deux heures de l'après-midi.

« D'accord.

– Guettez-la. Vous êtes toujours à la même adresse ?

– Tout à fait.

– Guettez-la.

– D'accord. Qu'est-ce que vous allez m'écrire ? »

Mais elle avait déjà raccroché.

Je suis resté un moment sur le canapé. Puis je suis allé dans ma chambre et me suis assis sur le lit. J'ai ouvert le tiroir de ma table de nuit et j'en ai sorti la pile des lettres de Charlene. Cela fait un paquet somme toute assez mince, une quarantaine de pages en tout. Son écriture est tendue comme un tambour, les caractères sont petits et se chevauchent. Je les ai toutes lues à la file ce soir-là – plaisir que je m'étais rarement accordé durant nos deux décennies de correspondance – et je me suis autorisé, juste pour un instant, à rêver de Charlene, à me souvenir de notre brève relation avec la même affection et la même passion qui, depuis de nombreuses années, m'ont soutenu.

Et puis ce matin, n'ayant pas grand-chose d'autre à faire, je me suis assis pour lui écrire la lettre que j'avais rédigée maintes et maintes fois dans ma tête – la lettre d'aveux, la confession apaisante de mes secrets les plus sombres – la lettre que je savais devoir lui envoyer si nous étions amenés à nous revoir un jour. La lettre que je lui enverrais, en effet, à cette minute même si je n'étais pas si lâche. Mais il s'avère, finalement, que je le suis.

• • •

Voici Charlene Turner il y a vingt ans : elle entre dans ma classe, les joues roses comme une tulipe, le visage rond comme un penny. Toute petite, une tête de lapin, dix ans plus jeune que le reste de l'assistance. Moi aussi je suis jeune. Il s'agit d'un séminaire, nous sommes assis autour d'une longue table ovale que je préside en tant que professeur. Ses lèvres ne se ferment pas avec grâce sur ses dents. La monture trop large de ses lunettes lui donne l'air de loucher légèrement. Sa frange est remontée sur le sommet de sa tête en une coque étonnante. On voit qu'elle a réfléchi au choix de sa tenue. Ses épaulettes menacent de l'éclipser. Elle a retourné les poignets de son blazer. Elle porte du rouge du vert et du jaune. Si bien qu'elle ressemble à un feu de signalisation.

C'est un cours du soir. Les autres étudiantes sont plus âgées, des mères de famille, des retraitées. Elles portent de longues jupes noires et des chemisiers amples. Beaucoup sont riches et oisives, beaucoup suivent ce cours pour leur plaisir. Pas Charlene Turner. Nous faisons un tour de table pour nous présenter. Je donne mon nom complet en spécifiant mon titre de « docteur » et je dis à mes étudiants de m'appeler

comme ils le souhaitent. Quand vient le tour de Charlene, elle ouvre la bouche et il en sort un tout petit son.

« Pouvez-vous parler plus fort ?

– Charlene Turner. »

Dans son accent je détecte quelque chose de merveilleusement local, un ton new-yorkais qu'aucun des autres étudiants ne possède. Elle prononce à peine le premier *R* de son nom. Lorsqu'elle parle, elle baisse la tête comme un boxeur.

« Bienvenue, Charlene », est ma réponse.



L'université où nous nous sommes rencontrés était une institution fondée sur des valeurs progressistes que la plupart de ses usagers partageaient. J'enseignais dans le cadre du programme d'éducation permanente, dont presque tous les étudiants sortaient de l'ordinaire d'une façon ou d'une autre : banlieusards, adultes ayant travaillé quelques années après le lycée, travailleurs à temps complet inscrits aux cours du soir pour obtenir un diplôme. Non tradis, nous les appelions (que j'aie utilisé couramment ce jargon, que je l'aie seulement connu, me sidère). Charlene Turner entrait et n'entrait pas dans ce moule. Elle avait interrompu ses études pendant un an après le lycée. Qu'elle fût « progressiste » ou non, selon la définition tacite de la fac, je l'ignore – nous ne parlions jamais de politique. Elle habitait avec ses parents à Yonkers. Elle était réceptionniste dans un cabinet dentaire. Deux fois par semaine elle prenait le métro pour assister à mon cours : deux heures de transport aller retour. Mais tout cela je l'ai découvert plus tard. Au début elle n'était qu'une étudiante parmi d'autres, et tout ce qu'il y a de plus discrète.

Elle ne disait rien en cours. Elle me fixait constamment depuis sa place en milieu de table, clignant des yeux de temps à autre derrière ses grosses lunettes, observant ses condisciples avec respect. Elle n'a pris la parole qu'une seule fois pendant tout le semestre, et ce fut pour donner une réponse incorrecte. Je n'ai pas eu le cœur à la corriger moi-même, donc je me suis tourné vers les autres pour qu'ils le fassent, et après elle est retombée dans son silence. Mais elle est venue me voir à plusieurs reprises dans mon bureau. La première fois elle avait les mêmes yeux écarquillés qu'en cours, et elle m'a posé une question, que j'ai oubliée depuis, sur un des textes que nous avons lus. Elle était toujours très réservée et c'est moi qui ai parlé presque tout le temps. À cette époque je partageais un bureau avec un autre maître de conférences que je n'appréciais pas, Hans Hueber. Après le départ de Charlene celui-ci m'a souri en levant les yeux au ciel comme s'il voulait m'associer à sa moquerie, souligner le manque d'esprit, ou d'assurance ou que sais-je de Charlene. Mais je me suis bien gardé de lui rendre son sourire.

Elle est repassée me voir quelquefois après cela et nous avons bavardé. Hans Hueber a finalement cessé ses mimiques narquoises, se contentant d'un soupir agacé à son entrée. Charlene n'avait aucune aptitude naturelle pour le genre de littérature au programme. Elle prêtait aux personnages des émotions que, clairement, elle aurait ressenties à leur place – ou bien elle les jugeait comme des vraies personnes et non comme des personnages littéraires. Lorsqu'elle devait faire une analyse critique d'un texte, elle énumérait toutes les raisons pour lesquelles un personnage était bon ou méchant, avait raison ou tort. Elle a fait un devoir entier sur *Médée*, dans lequel elle répétait sans fin, de diverses manières, que

Médée était égoïste et mauvaise. Dans mes commentaires, je lui indiquais qu'elle devait penser à la signification du texte, formuler une problématique. Considérer Médée comme un outil servant à décoder le sens caché de la pièce. Elle est venue pendant mes heures de permanence me dire qu'elle ne comprenait pas. Elle avait l'air peinée et déstabilisée. Elle estimait qu'elle avait bien travaillé.

« Pourquoi pensez-vous qu'elle est égoïste ? ai-je demandé.

– Elle n'aurait pas dû tuer ses enfants. Elle aurait dû se tuer, elle. »

Je me souviens de tout. Je me souviens de son expression.

« Mais elle a tué ses enfants pour les protéger, ai-je dit, me faisant l'avocat du diable. Elle ne voulait pas qu'ils souffrent.

– Ils se seraient débrouillés », a rétorqué Charlene avec un regard farouche.

Elle portait un pull rose vif orné d'un motif ridicule. Elle le mettait souvent. Sa coque de cheveux était spécialement haute ce jour-là. Elle a posé une petite main maigre sur mon bureau et l'y a laissée, comme une prière. Elle semblait inébranlable. Je me suis surpris à ne pas vouloir l'influencer. Son refus ou son inaptitude à réfléchir sur les textes de façon académique m'ont frappé comme une attitude noble ; je me rends compte aujourd'hui que je n'ai sans doute pas joué mon rôle de professeur. Mais déjà elle me captivait et j'avais perdu mon propre sens critique. Peut-être ne lui ai-je pas rendu service. Sans doute. Je pense que je n'ai pas eu avec elle l'attitude que j'aurais eue avec une autre étudiante.

Elle a continué à me rendre visite à mon bureau assez régulièrement. Une fois elle m'a apporté une pomme qu'elle avait achetée au coin de la rue – provoquant le ricanement de Hans Hueber – et je me suis demandé fugitivement si elle avait lu

quelque part que ça se faisait d'apporter une pomme à son professeur. Elle m'a confié qu'elle voulait préparer un diplôme d'anglais. Je ne croyais pas qu'elle réussirait, mais je ne lui en ai rien dit. Lorsque Hans Hueber n'était pas dans le bureau, nos conversations prenaient un autre tour : je la questionnais sur ses études secondaires, sur ce qui l'avait amenée vers cette université en particulier. C'est elle qui payait ses frais d'inscription. Un jour j'ai voulu savoir pourquoi elle n'avait pas choisi d'étudier plus près de chez elle, elle m'a regardé d'un air incrédule en disant qu'elle n'aurait jamais envisagé d'aller ailleurs. La fac était située au cœur de New York. Pour elle New York, c'était, exclusivement, Manhattan, qu'elle vénérât et idolâtrait comme la représentation physique de tout rêve accompli. De plus, ajoutait-elle, pas question pour elle de fréquenter une fac où elle aurait pu rencontrer d'anciens camarades de lycée. Ce que je comprenais : pour moi aussi, le lycée avait été une expérience malheureuse.

C'est au cours de ces conversations que j'en suis venu à penser que nous étions semblables selon de nombreux points de vue, mais aussi que j'avais quelque chose à lui offrir. Que je pouvais l'aider d'une certaine manière. Le semestre s'est terminé et en la regardant quitter la salle après le dernier cours je me suis senti pénétré par la peur profonde et persistante de ne jamais la revoir.

Mais peu de temps après, à la fin du mois de décembre, j'ai reçu sa première lettre. Elle était écrite à la main – tous ses devoirs étaient tapés à la machine ; je n'avais jamais vu son écriture – et adressée à mon bureau à l'université. Pour la première fois elle m'appelait Arthur au lieu de monsieur Opp. Cela semblait être un choix délibéré et déterminé. Elle

me disait : « Cher Arthur, je suis Charlene Turner. Merci pour votre cours, c'est le meilleur que j'aie jamais eu. » (Elle n'avait jamais suivi d'autre cours universitaire et, autant que je sache, n'en a pas suivi depuis.) Elle me parlait des livres qu'elle lisait, des choses auxquelles elle pensait. Des films qu'elle avait vus. Elle avait signé : « Amicalement, Charlene Turner ».

Je l'ai lue deux fois. Et puis je l'ai relue encore trois fois. Jamais je n'avais reçu une telle lettre. Je l'ai glissée dans la poche de ma chemise. Je l'ai transportée toute la journée comme un talisman. Je l'ai rapportée chez moi en métro et je l'ai relue en arrivant. Et avant de me coucher je me suis assis à la table de la salle à manger pour écrire une réponse – la toute première des centaines de lettres que j'allais écrire à Charlene tout au long de ma vie.

Après quelques échanges de courrier, j'ai tout raconté à Marty Stein, qui a été mon amie la plus chère jusqu'à sa mort en 1997. Je l'avais rencontrée lorsque j'étais en troisième cycle à l'université de Columbia. Elle avait un an de plus que moi, le dos perpétuellement courbé, trottinant d'un point à un autre comme une souris à lunettes. C'est grâce à Marty – la spécialiste de Gertrude Stein, Djuna Barnes, Virginia Woolf, volontairement et peut-être exagérément ignorante du reste de la liste officielle – que j'ai obtenu le poste dans cette fac qui m'a tenu lieu de foyer pendant presque deux décennies. En retour, c'est moi qui l'ai convaincue de venir s'installer à Brooklyn à l'automne 1979. Je lui ai trouvé un appartement au dernier étage de la maison en grès rouge voisine de la mienne, et nous avons passé ensemble des heures et des heures, platoniquement, à la fac comme à la maison.

C'est en partie pour donner de la consistance à cette histoire que j'en ai parlé à Marty. Elle était en train de boire du thé, assise sur mon canapé.

« Un membre de mon séminaire m'écrit des lettres. »

Elle m'a regardé.

« Une femme ? »

Marty n'aurait jamais employé le mot fille, pourtant c'était ce qu'était Charlene : une petite fille, oh si enfantine !

J'ai acquiescé.

« Qu'est-ce qu'elle te dit ? »

– Tout ce qu'elle a envie de dire.

– Tu lui as répondu ?

– Oui.

– Combien de fois ?

– Cinq, ai-je admis après une pause.

– Elle t'a écrit cinq fois, et tu lui as écrit cinq fois ?

– Environ.

– Tu l'aimes ?

– Probablement. »

Je me sentais impuissant et désespéré. Marty a posé sa tasse sur la table pour pouvoir lever les mains en l'air et les laisser retomber de chaque côté de son corps.

Elle pensait que mon amitié avec Charlene était ridicule. Elle lui trouvait un goût de patriarcat. Mais quel âge a-t-elle ? demanda-t-elle, et je lui ai avoué sincèrement que je n'en savais rien. Au début je me disais qu'elle avait dans les vingt ans. J'en avais trente-neuf à l'époque. Mais j'ai découvert ensuite qu'elle était encore plus jeune que je le croyais. Dix-neuf ans lors de notre première rencontre. Vingt la dernière fois que je l'ai vue.

Elle a fini par suggérer, toujours par lettre, que nous nous voyions en dehors de la fac. Nous étions en février. Cela faisait deux mois qu'elle n'était plus mon étudiante. Malgré tout, c'était vraiment courageux de sa part et je ressentais ce courage dans son écriture, plus sombre que d'habitude, plus délibérée et plus nette. Je lui ai indiqué un endroit dans ma réponse. Un café près de Gramercy Park. Suffisamment loin de la fac, songeais-je, pour ne pas craindre d'être vu par un collègue ; suffisamment près pour m'y rendre rapidement après mes cours.



Je dois avouer que mon choix n'était pas innocent : ce café était parfait. Lumières tamisées, petits bouquets sur les tables, spots blancs à la jonction des murs et du plafond. L'odeur rassurante d'un feu de bois. Je suis arrivé avant elle et me suis assis avec un livre que je regardais sans le lire. Les clochettes accrochées à la porte ont tinté et elle est apparue, Charlene Turner, vêtue d'un long manteau violet qui lui arrivait aux chevilles. Il faisait très froid.

Même si dans sa lettre elle m'avait appelé par mon prénom, elle est revenue à monsieur Opp, et j'ai fait une plaisanterie nulle et imbécile.

« Docteur », ai-je précisé. Très gênée, elle s'est reprise : « Oui, docteur, docteur. »

« Je plaisante », ai-je ajouté, mais c'était trop tard, et même après l'avoir implorée de revenir à mon prénom, elle a tout bonnement évité de s'adresser à moi directement.

Au début nous n'avons pas eu grand-chose à nous dire. Elle lançait de petits coups d'œil circulaires autour d'elle, en avançant

la tête aussi vite qu'un moineau. Puis elle s'est suffisamment calmée pour accorder au moins un regard au décor, dont le charme cosmopolite – trois Françaises assises dans un coin, deux Russes au comptoir – a fini par faire son effet.

Elle m'a parlé de son enfance, de ses espoirs pour l'avenir.

Elle m'a fait plusieurs confidences personnelles que je n'ai jamais oubliées.

C'est tout cela qu'elle voulait. Le café + la ville + les Russes. Elle ne voulait plus être seule.

À la fin c'est ce sentiment qui nous a attirés l'un vers l'autre et nous a rapprochés. J'avais ressenti sa solitude dès qu'elle était entrée dans ma classe, et je pensais qu'elle ressentait probablement la mienne, même si j'essayais de l'en protéger. Ni l'un ni l'autre n'avions beaucoup de famille. Elle m'a confié que ses parents ne savaient même pas qu'elle s'était inscrite à un cours en ville ; ils auraient estimé que c'était une dépense inutile. Et qu'elle ne pouvait pas continuer la fac, pour le moment, parce qu'elle n'en avait plus les moyens. J'ai ressenti de nouveau le besoin impérieux, comme toujours avec les gens auxquels je tiens ou que j'aime, de m'occuper d'elle : lui donner – simplement – ce dont elle avait besoin. Tout ce que son cœur désirait. Mais il aurait été stupide et présomptueux de ma part de lui offrir quoi que ce soit, alors je me suis abstenu, et pendant de nombreuses années je me suis demandé si j'avais eu raison.

Nous passions des heures à bavarder. Je l'ai emmenée voir des choses que je croyais susceptibles de l'intéresser : pièces de théâtre + concerts + événements culturels qui font la réputation de New York. Je lui ai fait découvrir plusieurs de mes restaurants préférés. Un soir, vers la fin du printemps, nous nous sommes

aventurés sur la jetée de Christopher Street et nous avons lancé des morceaux de bretzel à des canards qui s'étaient agglutinés là ; elle s'est penchée, une main sur le genou, l'autre tendue vers les oiseaux dans un geste plein d'ardeur. Cette image de Charlene Turner est restée fixée à jamais dans mon esprit : même à présent c'est ainsi que je la vois, les cheveux tirés en arrière, vêtue d'un manteau d'un marron terne bien peu en accord avec les couleurs éclatantes qu'elle portait en dessous. Lorsque les canards ont nagé vers elle et accepté son offrande, elle a levé la main en signe de victoire et s'est tournée vers moi en souriant. Je l'ai regardée. Avec tendresse.

Néanmoins, ce printemps-là, je me sentais légèrement étrange : ce n'était pas le Arthur Opp que je connaissais, sortant avec quelqu'un, organisant et menant à bien de petites excursions chevaleresques ici et là. Je m'attendais toujours à ce que tout s'effondre, à ce que Charlene Turner cesse de répondre à mes coups de fil + à mes lettres.

Aussi quand elle a effectivement arrêté de me répondre au téléphone, j'en ai été presque soulagé. Et quand elle a continué à m'écrire, j'en ai été satisfait et heureux. En mai j'ai reçu un mot d'elle me disant qu'elle avait des problèmes familiaux et qu'elle ne pourrait pas me voir pendant quelque temps. Elle en était désolée, disait-elle, et très triste. Je lui manquerais.

Quand j'ai répondu pour dire que je comprenais et que je lui souhaitais bonne chance, je croyais que ce serait la dernière fois. Mais elle a continué à m'écrire. Elle m'a écrit pendant des années et des années.

Ce qu'elle n'a pas pu savoir, et que j'ai décidé, après réflexion, de ne pas lui dire, c'est que notre brève relation a eu de graves conséquences pour moi.

Je n'avais jamais ressenti le besoin de cacher notre amitié, et donc une ou deux fois nous avons été vus par mes collègues lorsque Charlene était venue me retrouver à la fin des cours : je leur souriais sans réfléchir, les saluais. Un samedi soir, alors que nous dînions en ville dans un charmant restaurant où se trouvait aussi la doyenne du département des arts et sciences, je les ai présentées l'une à l'autre. La pensée m'avait bien effleuré que ce que nous faisons pouvait, disons, susciter une vague méfiance, mais ma relation avec Charlene me semblait si innocente, si charmante, que j'avais peine à imaginer quiconque me condamner pour cela. De plus, me disais-je, Charlene n'était plus mon étudiante, et elle ne fréquentait même plus la fac.

Par conséquent j'ai été très surpris de recevoir un coup de fil de la doyenne, qui me demandait de passer à son bureau. C'était un après-midi à la fin du semestre de printemps, après que Charlene m'avait déjà annoncé par lettre qu'elle ne pourrait plus me voir. Je me suis dit que j'avais peut-être oublié quelque chose – c'était ma faiblesse en tant que professeur. J'oubliais constamment les réunions, la paperasserie, j'oubliais de me conformer à telle directive ou à telle autre.

Je me suis rendu chez la doyenne et me suis assis en face d'elle, pensant qu'elle allait me demander un service, ou me gronder pour telle ou telle vétille. Mais elle est allée droit au but.

« Nous avons pas mal discuté, de vous et d'une étudiante. »

Elle s'est tue et m'a regardé un instant comme pour essayer de déterminer mon innocence ou ma culpabilité d'après l'expression de mon visage.

Lequel ne reflétait sans doute que de la surprise – sincèrement, j'étais si étonné que je ne pouvais même pas parler. J'ai ouvert et refermé la bouche.

« Entretenez-vous une relation avec une étudiante ? »

Elle s'efforçait d'être courtoise, professionnelle. Elle me posait des questions à la manière d'un médecin.

« Pas du tout », ai-je répondu. J'étais sincère.

« Étiez-vous, a continué la doyenne, en consultant des papiers sur son bureau comme s'ils se rapportaient à notre conversation, en compagnie d'une jeune femme du nom de Charlene Turner chez Franco lorsque je vous y ai vu au début du printemps ? Était-ce Miss Turner ?

– Oui, mais elle n'est plus inscrite ici.

– En fait, si », a dit la doyenne en me présentant le papier qu'elle avait en main et qui, finalement, se rapportait bien à notre conversation. C'était le dossier de Charlene Turner, où figurait son inscription à un cours de littérature moderne, que je lui avais spécifiquement recommandé à la fin du semestre d'automne, mais qu'elle avait laissé tomber, du moins le pensais-je.

« Elle n'a pas assisté aux cours, ai-je dit.

– Là n'est pas la question. Comme vous le savez, c'est une violation du code moral de l'université qu'un professeur entretienne une relation sentimentale avec une étudiante, surtout une des siennes.

– Qui a déposé la réclamation ? »

J'ignore pourquoi je lui ai posé la question, car je savais qu'elle n'y répondrait pas. C'est sorti de façon incontrôlable. J'avais ma petite idée. Le visage de Hans Hueber m'est apparu à l'esprit.

Naturellement elle n'a pas voulu répondre. Elle m'a dit que c'était son devoir, puisque la situation avait été portée à son attention, d'en référer à la commission d'éthique de l'université. Cette commission, composée de cinq de mes collègues, de deux administrateurs et de trois étudiants élus, déciderait alors s'il y avait lieu d'organiser une audition.

Inutile de préciser que j'étais bouleversé. Mes rapports avec la profession étaient tendus, il faut l'admettre, mais en général j'aimais beaucoup enseigner. Rien ne me touchait plus qu'un étudiant qui semblait avoir vraiment appris quelque chose grâce à moi, et rien ne me faisait me sentir plus connecté au monde que d'être le vaisseau d'où les découvertes, ou la philosophie, ou l'art d'une personne se déversaient dans un autre être humain.

En rentrant chez moi ce soir-là j'ai pleuré un bon coup, ce que je ne m'autorise que rarement. J'ai demandé à mon amie Marty Stein de passer quand c'est devenu trop lourd à supporter. J'ai commencé à lui raconter la terrible injustice dont j'étais victime. Mais l'expression de son visage laissait imaginer qu'elle était au courant, ce qu'elle m'a confirmé.

« Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? »

Elle portait une sorte de cape dont elle n'arrêtait pas de resserrer les pans autour d'elle.

« Je ne voulais pas t'alarmer inutilement.

– Eh bien maintenant c'est fait !

– Je sais, dit Marty. Je suis navrée. »

Elle m'a dit qu'elle avait supposé qu'il n'y aurait peut-être pas de conséquences, mais tu connais le mécanisme des commérages, a-t-elle ajouté. Elle pensait que toute l'histoire avait peut-être pris des proportions exagérées, ou qu'on y avait ajouté des contrevérités.

« On prétend, a dit Marty, que tu as commencé à la fréquenter lorsqu'elle était encore ton étudiante.

– Totalement faux », ai-je protesté et Marty m'a assuré qu'elle me croyait, bien sûr et qu'elle avait essayé de corriger quiconque lui rapportait cette rumeur, sans laisser entendre, évidemment, qu'elle était au courant de quoi que ce soit.

« Ça s'arrangera, a-t-elle conclu, ne t'inquiète pas. »

Grâce à elle je me suis senti beaucoup mieux, et à la fin de la soirée elle m'avait presque convaincu qu'il n'y aurait peut-être même pas d'audition, que tout serait oublié après l'été, ainsi de suite.

Aussi quand la semaine suivante, j'ai reçu une lettre me convoquant devant la commission d'éthique, j'ai été complètement découragé.

Le semestre touchait à sa fin. Je devais corriger mon dernier paquet de copies, quarante en tout, et je les ai apportées chez moi et installées sur la table de la salle à manger, les regardant lorsque je passais devant. Je me suis assis à ma table un certain nombre de fois sans parvenir à me concentrer. Mon esprit revenait toujours à l'audition. J'ai laissé passer la date limite pour la remise des notes de fin de semestre. J'étais sûr qu'un tas de lettres de relance s'accumulait dans mon casier – du secrétariat, de mon chef de département, peut-être même de la doyenne –, mais je n'allais pas à la fac les récupérer. Un soir mon téléphone a sonné et j'ai laissé le répondeur prendre le message. C'était la doyenne, qui m'informait que j'avais une semaine de retard pour mes notes, et me demandait de l'appeler dès que possible.

Ce que je n'ai pas fait. Le matin de l'audition j'ai sorti mon costume du placard, le costume que j'avais très rarement l'occasion de porter, et je l'ai étalé sur mon lit. Je l'ai regardé. Je l'ai rangé.

Je me suis assis sur une chaise et me suis dévisagé dans le miroir qui se trouvait jadis sur ma commode, et j'ai su à cet instant que je ne retournerais pas à l'université car je ne pouvais pas les affronter. Oh quelle humiliation.



Je n'ai jamais parlé de tout cela à Charlene Turner. Je ne lui en voulais aucunement – c'est moi que je blâmais, et moi seul – et je voulais qu'elle garde d'aussi bons souvenirs que moi du temps que nous avons passé ensemble. Comme moi, Charlene Turner n'est jamais retournée à la fac. Si elle l'a fait, elle ne l'a pas mentionné dans les lettres qu'elle a continué à m'envoyer pendant de nombreuses années. Elle a suivi un semestre de cours et ensuite a été réceptionniste à différents endroits. Dans ses lettres, elle me parlait surtout de ses aspirations – revenir à la fac, emménager dans le centre et trouver un autre emploi, plus lucratif – pour acheter un joli appartement dans un joli quartier, et avoir des chiens. Elle se plaignait de ses collègues et de ses parents et quand ils sont morts tous les deux, l'un après l'autre, elle me l'a dit et je lui ai envoyé mes condoléances et des fleurs. Elle me parlait des films qu'elle avait vus + des émissions de télévision qu'elle aimait + et des petits événements de son quartier. Des histoires de son enfance que, disait-elle, elle n'avait jamais révélées à personne. Elle a commencé à me demander des conseils de lecture. J'avais l'impression qu'elle voulait que je l'éduque – et donc j'ai essayé de le faire. Je lui ai envoyé des livres à lire en lui disant de m'en faire un compte-rendu. Comme elle m'avait appris qu'elle était d'origine irlandaise, je lui ai fait parvenir *Táin Bó Cúailnge*, dans la traduction de Kinsella, et *Gens de Dublin*. Ainsi qu'un cours entier de littérature irlandaise. Elle lisait tout ce que je lui envoyais – j'en suis à peu près certain – et elle m'écrivait ce qu'elle en pensait, avec toujours autant de passion que si les personnages étaient ses amis ou ses ennemis.

Notre relation en tant que telle n'a duré que quelques mois, mais notre correspondance s'est étalée sur dix-huit ans. Il me semble aujourd'hui avoir avec Charlene Turner une parenté que j'ai rarement ressentie dans ma vie – sauf peut-être avec Marty, ou avec ma mère. Il me serait impossible d'expliquer pourquoi je lui suis si attaché, pourquoi je l'ai aimée dès le début. En partie, bien sûr, parce qu'elle m'a aimé et que je sentais que je voulais l'aider de toutes les manières possibles. Et en partie parce que je me reconnaissais en elle – dans sa maladresse, sa solitude, sa façon de ne pas être à sa place, une étrangère dans une pièce pleine de compatriotes. Ces sentiments, je les éprouvais aussi. Elle ne parlait pas comme ses condisciples. Elle avait cet accent, que j'ai fini par aimer, ce style bien à elle, une sorte d'espérance timide qui m'ont totalement séduit. Une des choses que j'aimais le plus chez elle, qui était importante à mes yeux, c'était sa distraction. Comme si elle ne voyait pas ce qui l'entourait, n'avait pas conscience de donner un coup de coude à son voisin dans sa précipitation pour s'asseoir, dans sa hâte de retourner à l'invisibilité. Elle était ainsi, toujours. Quand nous marchions dans la rue, elle restait en arrière à regarder les devantures, ou au contraire me devançait de la longueur d'un pâté de maisons, sans s'en rendre compte. Une fois, je me suis penché pour relacer ma chaussure et quand je me suis relevé elle avait disparu. J'ai parcouru plus de cinq cents mètres pour la rattraper et elle s'est écriée « Désolée ! Oh, pardon ! » en clignant des yeux et en se moquant un peu d'elle-même, avant de prendre mon bras.

• • •

J'ai reçu, aujourd'hui, la lettre qu'elle m'avait promise lors de son coup de fil. Elle est arrivée dans une enveloppe bleue, carrée, plus destinée à recevoir une carte ou une invitation. L'enveloppe avait l'air d'avoir déjà été utilisée. Elle était cachetée avec du scotch. Je l'ai emportée sur mon canapé où je suis resté assis un moment avant de l'ouvrir. J'ai passé la pulpe de mon index sur ses quatre coins. La tenir m'a rempli de nostalgie pour l'époque où je recevais régulièrement des lettres de Charlene Turner.

La petite enveloppe bleue en main, je l'ai comparée avant de l'ouvrir aux anciennes lettres que j'avais reçues d'elle. Son écriture s'était ralentie, étalée. Mon adresse était écrite en lettres plus grandes et plus paresseuses. Celle de l'expéditeur était à peine lisible.

J'ai introduit un doigt dans un coin du rabat et j'ai ouvert l'enveloppe d'un seul coup.

Pas de lettre à l'intérieur. Juste une petite photo.

Sur le coup je n'ai pas su quoi en penser. C'était la photo d'un garçon, blond, seize ou peut-être dix-sept ans, qui posait devant l'appareil avec une batte de base-ball. Vêtu d'une

tendue que je n'ai pas reconnue. Quelque chose en lui me semblait familier même si je ne l'avais jamais vu.

Puis j'ai retourné la photo et, au dos, de son écriture élargie, Charlene avait inscrit « mon fils Kel ».

Je l'ai retournée de nouveau pour la regarder. Et retournée encore une fois. Je ne savais pas quoi en penser. S'il s'agissait vraiment de son fils cela signifiait que pendant des années elle ne m'en avait pas parlé. Pourquoi ne me fournissait-elle aucune explication ? J'ai songé que je l'avais peut-être contrariée ou qu'elle se moquait de moi. Ou peut-être qu'elle m'enjoignait de vivre ma vie, ou que c'était une façon méchante de me dire, « Ne m'écrivez plus. Regardez ce que j'ai et que vous n'avez pas, Arthur ». Je ne savais pas. Je ne savais pas.

J'ai envisagé de l'appeler mais je ne comprenais pas ses motivations et cela me déstabilisait. Ma timidité l'a emporté. Si bien que tout le reste de l'après-midi je n'ai rien fait du tout, de plus en plus bouleversé pour des raisons que je ne peux pas vraiment expliquer, avec une conscience aiguë de ce que j'allais transmettre et de ma place dans le monde, alors je me suis empiffré et puis finalement je me suis de nouveau assis à ma table, puis je suis allé jusqu'à la porte d'entrée, puis jusqu'au canapé, puis dans la salle de bains pour me confronter au miroir et encore une fois à la table de la salle à manger, puis au lit, au lit.

• • •

J'ai passé tout le samedi à ressasser mes soucis, à spéculer sur les intentions qu'avait eues Charlene en m'envoyant cette photo de son fils. Je me suis gavé. Je me suis demandé si je devais l'appeler. Je ne l'ai pas fait.

J'ai ruminé un bon moment sur ma taille. C'est un jeu auquel je joue quand j'essaie de justifier mon poids. Je mesure plus d'un mètre quatre-vingts, alors parfois je me dis que je suis *un gars costaud* ou *un grand gaillard*. Les deux expressions évoquent des types en bonne santé, des bons vivants. Un bûcheron, un footballeur, une pub dans *Newport News*. Certains joueurs de foot américain ne font pas loin des deux cents kilos. Seulement ils ont aussi des bras absolument énormes et des jambes comme des troncs d'arbre.

Tandis que moi, je porte presque tout mon poids dans mon ventre et aucune partie de mon corps n'a jamais été ferme. Depuis mes dix ans, j'ai toujours été gros et gras, avec des bras et des jambes flasques, des fossettes aux genoux, des doigts comme des saucisses. Ensuite mon ventre s'est avachi jusqu'au grotesque. Il pendouille entre mes jambes lorsque je m'assieds. Je remonte mon pantalon par-dessus et

ça c'est l'autre point qui me différencie des hommes à l'embonpoint acceptable. Eux portent leur pantalon sous le ventre. J'ai su que mon poids était devenu inacceptable le jour où j'ai acheté un pantalon assez large pour contenir ma corpulence au-dessus du nombril, un pantalon fabriqué exprès pour des hommes comme moi. Des hommes obèses. J'essaie de le dénier, de me surprendre à avoir l'air normal sous certains angles dans la fenêtre du salon. À part la petite glace au-dessus du lavabo, je ne possède pas de miroirs. Je n'aime pas m'y apercevoir à l'improviste en passant devant. Quand je dois absolument me voir j'utilise la fenêtre à trois panneaux, celle qui donne sur la 5^e Rue et qui est très pratique après le coucher du soleil. Il fait sombre dehors, clair à l'intérieur : Arthur Opp est à sa fenêtre, tournant sans cesse comme sur une broche invisible. (Les voisins doivent penser que je suis bien étrange !) Si j'agis ainsi, c'est que j'ai une raison : je surveille mon embonpoint pour que je ne me réveille pas un beau matin incapable de marcher.

Après plusieurs heures de réflexion en forme d'autoapitoiement, j'ai décidé que, tout compte fait, ce serait une très mauvaise idée de revoir Charlene Turner. J'avais fini par me convaincre que je ne devais être vu par personne.

Mais ensuite tout a changé, car mon téléphone a sonné de nouveau. Et j'ai su cette fois que c'était elle.

« Arthur Opp, ai-je annoncé.

– Vous le croyez, ça ? »

Je me tenais sur mes gardes. J'ai dit que non.

« Il est au lycée, vous le croyez, ça ? »

De nouveau, j'ai dit non.

« Vous vous rendez compte. »

Et cela a continué un petit moment, jusqu'à ce que je m'autorise à penser qu'elle ne m'avait pas envoyé une photo de son fils dans le but de me faire taire ou parce qu'elle voulait que je cesse de lui écrire. J'en ai été bien soulagé.

Mais encore une fois j'ai entendu que sa voix était plus basse et son élocution plus lente que la normale, je m'en suis inquiété. D'un autre côté j'avais passé tellement de temps à me souvenir de Charlene Turner à vingt ans que je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'elle ait la même voix.

Il s'en est suivi un silence tellement long que je me suis dit que je ne perdrais rien à lui poser toutes les questions que je voulais. Il me semblait que j'en avais l'autorisation et le droit. Alors je lui ai demandé pourquoi elle ne m'avait jamais parlé de lui et elle a poussé un très long soupir.

Et puis elle m'a raconté une histoire. Il y a de nombreuses années, mais pas très longtemps après notre dernière rencontre, elle avait épousé un homme appelé Keller dont elle n'était pas amoureuse. Elle n'avait pas voulu me le dire. (La tête me tournait en pensant à ses raisons de me le taire.) Elle avait continué à m'écrire comme si de rien n'était. Elle avait très vite eu un fils, mais – en raison de l'omission première – elle n'était pas parvenue à trouver une façon naturelle de m'en parler. Donc elle ne l'avait jamais fait, et ainsi de suite : elle avait divorcé. Elle ne me l'avait pas dit. Elle avait gardé le nom de son ex-mari – elle s'appelle Charlene Turner Keller à présent. Elle ne me l'avait pas dit. Elle avait élevé son fils toute seule. Elle ne me l'avait pas dit. « Vous l'adoreriez » m'a-t-elle affirmé au téléphone. Je n'en doute pas. Kel Keller. Un nom étrange, attachant.

Puis elle est entrée dans le vif du sujet, la raison de son appel, et celle de mon inquiétude actuelle.

Elle m'a dit qu'il ne travaillait pas très bien au lycée mais qu'il allait devoir être prêt à s'inscrire bientôt à la fac. Il ne manquait pas de copains mais il avait peut-être besoin de conseils. Elle m'a dit que j'étais la personne la plus intelligente qu'elle ait jamais rencontrée, ce qui m'a fait plus plaisir que je ne saurais le dire. Et aussi que c'était à moi qu'elle avait songé en premier.

« Donc voilà pourquoi je vous appelle : vous croyez que vous pourriez l'aider ?

– Dans quels domaines en particulier ? » ai-je demandé, et elle a répondu pour son inscription à la fac. Il avait du mal à se concentrer.

« Il joue au base-ball, il ne pense qu'à ça.

– Je vois, ai-je répondu en jetant des regards affolés partout dans la maison et en triturant le bas de ma chemise de la main droite, terrorisé.

– Nous pouvons venir chez vous, a proposé Charlene. Quand ça vous convient le mieux.

– Je vais consulter mon agenda. »

J'étais en sueur. Plusieurs pensées se télescopaient dans mon esprit : en particulier, que dirais-je à Charlene quand, inévitablement, elle voudrait savoir pourquoi j'avais arrêté l'enseignement.

« D'accord, consultez votre agenda, s'est-elle contentée de répondre. Et rappelez-moi. Je lui ai tout raconté à votre sujet », a-t-elle ajouté.

Après avoir raccroché je n'arrivais pas à reprendre mon souffle ni à imaginer ce que j'allais faire. Il y avait quelques éléments à prendre en considération immédiatement.

1. Le plaisir qu'allait me procurer l'arrivée de Charlene et de son fils dans ma vie.
2. Le fait que je me suis bien habitué à ma petite existence et qu'elle n'est pas si désagréable que ça.
3. Toutes les petites exagérations, toutes les omissions, tous les mensonges même que je lui avais racontés dans mes nombreuses lettres au fil des années.
4. Mais elle non plus n'avait pas vraiment fait preuve de sincérité.
5. L'état de ma maison, son délabrement.
6. Ma propre apparence.
7. Quand j'ai répondu au téléphone il m'a fallu un peu de temps mais ensuite sa voix m'est parvenue comme de l'électricité et j'ai tout de suite reconnu qui c'était.
8. Lorsqu'elle a cessé tout contact il y a de nombreuses années je croyais que cela signifiait qu'elle m'avait oublié. Mais apparemment elle ne m'a pas oublié et a pensé à moi. Elle me l'a dit. Carrément.

Après avoir passé plusieurs heures à réfléchir à tout cela, j'ai décidé d'une première ligne d'action.



Écrire la lettre et lui avouer une certaine version de la vérité était la première étape. Car même si cela me procurait une bonne dose d'angoisse, la simple idée de voir Charlene et son fils apparaître devant chez moi – d'ouvrir la porte/de dire « Regardez-moi, regardez ma maison » – était infiniment pire.

La seconde impliquait de nous préparer, la maison et moi, du mieux possible au cas où Charlene serait toujours décidée à venir. Pour me prouver que j'étais sérieux, j'ai fait quelque chose de terrifiant. J'ai ouvert l'annuaire à la recherche d'une société de nettoyage et je me suis arrêté sur l'une d'elles au nom déplorable de *Home-Maid*. Je les ai appelés et leur ai demandé s'ils avaient quelqu'un susceptible de m'aider.

Oui, ont-ils répondu. Elle s'appelle Yolanda. Elle vient demain.

Cela fait sept ans que personne n'a mis les pieds dans cette maison.

• • •

Chère Charlene, **écrivis-je,**

Cela me ferait un immense plaisir de vous inviter tous les deux chez moi et de faire la connaissance de Kel. Je serais heureux de lui prodiguer tous les conseils que je serais en mesure de lui donner. Comme vous, je pense que peu de chose est plus important pour un jeune homme qu'une bonne éducation, et même si certains aspects des processus d'inscription ont changé depuis que j'ai quitté l'enseignement, je pense que je pourrais encore le conseiller sur les différentes universités ou jeter un œil sur ses lettres de motivation. Ce serait formidable de vous voir aussi après toutes ces années.

Cela dit il y a plusieurs choses que vous devez savoir. J'ai bien changé depuis tout ce temps. Par là je veux dire que j'ai pris pas mal de poids. Je vous préviens pour que vous n'ayez pas un choc en me voyant.

J'ai aussi – cela me gêne de l'avouer – j'ai aussi menti sur certains points au fil des années. Je ne voyage pas, en fait. Je ne suis en relation avec aucun des autres professeurs que je connaissais, ni avec aucun de mes anciens étudiants. Mon amie Marty Stein, dont je vous ai souvent parlé, est morte en 1997. J'ai bien un frère, William, mais nous ne nous voyons pas. Je ne vois pas mon père non plus. Ma mère est morte. Je n'ai ni enfants, ni sœurs, ni tantes, ni oncles. Il fut un temps où j'avais des amis mais aujourd'hui je sors rarement et on me rend rarement visite. J'ai 58 ans.

Je ne sais pas pourquoi j'ai menti. Peut-être pour avoir quelque chose d'intéressant à vous dire dans mes lettres. Notre correspondance était très importante pour moi. Je souhaite repartir de zéro avec vous et construire une amitié fondée sur la vérité. Mon seul espoir repose sur le fait – pardonnez-moi – que vous aussi vous avez eu des secrets. Je ne vous en tiens pas rigueur. J'espère que vous me pardonnerez aussi. Je vous en prie, considérez cette lettre comme une invitation à venir quand vous voulez. J'attends votre appel ou votre courrier.

Affectueusement,
Arthur

Puis j'ai ouvert la porte, mis la lettre dans ma boîte et levé le joyeux petit drapeau rouge pour prévenir le facteur.

• • •

La journée d'aujourd'hui a été marquée par la première visite de la fille de Home-Maid, Yolanda. J'ai passé la matinée à réfléchir à ce que j'allais porter. Impossible de faire la lessive, la machine étant située à l'intérieur d'un placard pas très facile à ouvrir. Si bien que j'ai sorti mes sept chemises de la penderie, je les ai étalées sur le lit et inspectées à la recherche de peluches, de trous, d'aliments, de taches ou d'odeurs. C'est la bleue qui l'a emporté, alors je l'ai enfilée en veillant à la boutonner correctement, j'ai mouillé un peigne que j'ai passé dans mes cheveux et je me suis lavé le visage + les mains comme on m'a appris à le faire, frottant derrière les oreilles et me brossant soigneusement les ongles.

Je me suis disposé sur le canapé : un verre d'eau glacée vertueusement placé sur la petite table, mes lunettes sur le bout du nez. Je me suis plongé dans une lecture que j'estimais impressionnante, un gros pavé traitant de politique.

Midi est passé. J'ai attendu un quart d'heure avant de me mettre à rêver de plats chinois : ceux qui sont luisants de graisse, poulet d'un orange factice avec des graines de sésame nichées dans les creux ; boulettes de riz blanc bien beurré qui se désintègrent délicieusement dans la bouche ; raviolis

frits striés, à la couture croquante et au ventre moelleux ; feuilletés au crabe, dont le croustillant est suivi de crémeux riche et fade ; gâteau au chocolat – pas du tout chinois, mais le meilleur dessert après ce genre de repas, sa douce amertume servant d'antidote et de complément à tout ce sel.

Soudain j'ai eu peur à la pensée d'ouvrir la porte. J'ai prié pour qu'elle ne vienne pas. J'ai pris le téléphone dans l'idée d'appeler l'agence pour leur dire que j'étais tombé malade et que je ne pouvais recevoir personne. Mais la sonnette a retenti avant.

Je me suis figé sur place. Une poussée d'adrénaline m'a traversé le corps, du nez jusqu'au bout des doigts. Pendant ce qui m'a semblé un laps de temps d'une longueur absurde je suis resté immobile sur le canapé ; je tenais mon livre devant mon visage et regardais le plafond sans rien voir. Au deuxième coup de sonnette je me suis levé, me balançant une ou deux fois sur place pour trouver mon équilibre. Je me suis dirigé vers la porte en traînant les pieds, mon bouquin toujours à la main. Je respirais fort ; une goutte de sueur coulait le long de mon dos.

« J'arrive », ai-je dit si doucement qu'elle ne m'a sans doute pas entendu.

J'ai ouvert un des deux battants de la double porte. Devant moi se tenait une petite fille : elle avait l'air si jeune que j'ai d'abord cru que c'était une enfant qui s'était perdue, pas du tout la personne que j'attendais. Mais elle portait un uniforme, une robe empesée bleu clair avec un col blanc et une poche sur chaque hanche, comme en portent parfois les serveuses à la campagne. Elle était si menue qu'elle nageait dedans. La carrure était trop large pour ses épaules et la taille tombait, à la manière des robes des années folles. L'ourlet

aussi semblait descendre plus bas que la normale. Un sac à main noir pendait à son épaule au bout d'une longue bandoulière. Ses pieds étaient chaussés de tennis roses ornées de petites étoiles blanches sur la languette. Elle me fixait, les yeux écarquillés, terrifiée peut-être.

« Yolanda ? »

Elle a hoché la tête.

« Je suis Arthur Opp. »

Nouveau signe de tête. Elle se tenait là, sans manteau, les bras collés à ses flancs et les mains serrées devant elle.

« Entrez, je vous en prie. »



Lorsqu'elle a pénétré chez moi, j'ai eu l'impression qu'un sortilège était rompu. Mon pouls s'est accéléré ; j'ai senti un chambardement en moi, puis de la honte. J'ai examiné mon environnement en toute objectivité. La petite ne disait toujours rien. Elle se tenait légèrement sur la pointe des pieds, comme si elle avait peur de s'engager complètement dans ce travail.

« Voilà », ai-je dit sans conviction.

Elle s'est tournée vers le piano. Elle s'en est approchée craintivement, un pied devant l'autre, talon contre pointe, dans une démarche maladroite et timide. Elle écartait légèrement les bras, pareille à un oison. Elle a posé un doigt sur l'instrument en laissant une marque sombre et dépourvue de poussière – un geste qui sur le coup m'a paru impoli mais ensuite simplement interrogateur.

Je me suis demandé si ça sentait mauvais chez moi. Je me suis dit que pour quelqu'un venant de l'extérieur ça devait

sentir la nourriture + la poussière + le renfermé, l'odeur chaude et oppressante d'une maison jamais aérée. J'aurais dû ouvrir toutes les fenêtres, mais c'était trop tard.

Je m'étais efforcé de débarrasser la nourriture et les emballages qui traînaient partout, mais j'avais oublié deux ou trois choses qui maintenant me sautaient aux yeux. Une boîte avec une anse métallique venant de chez un traiteur se cachait sur une étagère de la bibliothèque. Au-dessus et au-dessous des livres s'entassaient en piles désorganisées. Des bouts de papiers et des mugs et toutes sortes de babioles inutiles, telles que pièces de monnaie et pailles. Des petits tas de reçus s'étaient mystérieusement frayé un chemin sur la moindre surface disponible ; j'avais dû les poser là chaque fois que je me faisais livrer quelque chose. La moitié de la table de la salle à manger disparaissait sous les papiers et les barquettes. Des sacs en plastique étaient accrochés à chaque dossier de chaise. Des années auparavant j'avais enroulé des serviettes autour de la rampe de l'escalier pour des raisons que je ne me rappelle plus ; elles étaient toujours là, raidies par l'âge. Le pire : les tas de papiers qui s'étaient accumulés je ne sais comment le long des murs de chaque pièce. Des prospectus + des magazines + des livres ; des journaux + des serviettes en papier + des menus qui avaient fini par devenir invisibles au cours de la dernière décennie. Qui faisaient partie du paysage.

Donc j'étais très contrarié.

« Montrez-moi la cuisine », a soudain demandé Yolanda.

Je lui en ai indiqué la direction pour qu'elle passe la première et qu'ainsi elle ne me voie pas.

Ce fut un moment difficile. Je regardais son dos minuscule et en baissant les yeux je me suis rendu compte exactement

de l'allure que je devais constamment avoir aux yeux de quiconque me voyait.

C'était encore pire dans la cuisine. Elle a entrepris d'ouvrir les placards et les tiroirs – dans chacun d'eux se trouvaient pêle-mêle assiettes et casseroles et torchons et couverts et saladiers – et même si j'avais fait la vaisselle en vue de sa visite, elle était restée empilée sur l'égouttoir.

« Pas de lave-vaisselle », a constaté Yolanda.

J'ai secoué la tête.

À cet instant une souris a bondi d'un des éléments que Yolanda avait laissé ouvert et s'est mise à courir en cercles frénétiques avant de filer. La jeune fille a poussé un hurlement et s'est jetée hors de son chemin, puis, lorsque l'animal a complètement disparu, elle s'est penchée en avant en se tenant la poitrine.

« Hou là, ai-je lancé, ou quelque chose d'aussi brillant. Eh bien, dites donc !

– Mr Opp, est-ce que vous avez un problème de rongeurs ?

– Non, non, non. Ça fait des années que je n'en avais pas vu, en fait (ce qui était un mensonge).

– Je ne peux pas travailler s'il y a des souris. »

Je me suis senti extrêmement gêné.

« Je vous assure que ce ne sera pas le cas, ai-je répondu, plus froidement que je l'aurais voulu. Désolé », ai-je donc ajouté.

Je lui ai parlé du reste de la maison.

« Au premier et au deuxième, il y a des chambres. (Je les ai revues en esprit. Je peux toujours le faire. Il y a des années que je ne suis pas monté. Au deuxième, deux chambres

bleues avec des rideaux en chintz. Tous assortis. Ma mère adorait les rideaux. Au premier, ma chambre d'enfant, avec un train en bois toujours en place. Et la belle chambre pour les invités qui ne venaient jamais. Quand je pense à la poussière qui doit tout ensevelir. Quel gâchis.) En bas nous avons un bureau et une bibliothèque.

– Une bibliothèque dans la maison ?

– Enfin – pas exactement. Il y a une table de travail et c'est là que nous rangeons tous nos livres.

– Vous êtes marié ? »

En effet j'avais dit « nous », une habitude que j'avais gardée.

« Non, je ne suis pas marié. »

Une pause gênée a suivi.

« Vous voulez que je commence maintenant ?

– Non. J'ai pensé que vous pourriez juste jeter un coup d'œil. »

C'est alors que la panique m'a envahi ; un martèlement dans la tête et le cœur, un frisson le long de la colonne vertébrale. Hors de chez moi, avais-je envie de dire. Dehors, dehors, ouste. Au lieu de cela je me suis assis brutalement sur le canapé. Elle m'a regardé en clignant des yeux.

« Pouvez-vous revenir un autre jour ?

– Vous devez payer quand même pour aujourd'hui. C'est dans le contrat.

– J'ai déjà payé par téléphone. Tout est réglé. »

Je me suis soudain demandé si je devais lui donner un pourboire.

Elle a haussé ses épaules menues en remontant la bandoulière de son sac.

« Vous appellerez ?

– Oui », ai-je affirmé, mais en fait j'avais l'intention de dire à Home-Maid de ne plus me l'envoyer. Ni elle ni personne.

Après son départ la maison m'a semblé bien vide, comme si elle venait de remarquer sa décrépitude.

J'avais besoin de réconfort alors je me suis préparé un festin. Des cookies à la noix de coco et aux noix de macadamia et au chocolat blanc. Un bol de M&M's. Quelques bagels monstrueusement recouverts de graines et de céréales et de savoureux petits grains de sel. Des bagels, tartinés de généreuses couches de beurre + de fromage frais, et garnis d'une tranche de tomate solitaire, rouge sang et bien juteuse. Un pichet de lait entier flanqué d'un grand verre. Un gâteau au chocolat. Trois hamburgers avec de la salade de pommes de terre et des épinards à la crème que je m'étais fait livrer par le traiteur de la 7^e Avenue. J'ai fait réchauffer les épinards. J'ai déposé dessus une cuillerée de fromage frais. Du blanc sur une mer de vert nacré.

Je me suis autorisé à tout manger et j'ai ressenti le soulagement excitant que ce genre de permission génère. Un léger bruit de mastication m'a échappé et je me suis aussitôt raidi ; je déteste m'entendre. Je ne parle pas tout seul, contrairement à certaines personnes. C'est idiot. Ma voix me dégoûte.

Soudain je me suis souvenu de la raison pour laquelle j'aime tant être seul, pourquoi j'adore être complètement seul dans ma maison silencieuse, et ne pas être observé.

J'avais un livre très intéressant à finir. J'ai allumé la radio et par chance ils passaient la version de Michelangeli d'un prélude de Debussy intitulé *La Fille aux cheveux de lin*, qui m'évoque toujours une vision estivale.

À ce moment-là j'étais heureux.



Quand, plus tard, le téléphone a sonné, je me suis précipité dessus dans la mesure de mes capacités.

« Arthur Opp, ai-je dit, mais il n’y avait personne. Allô ? Allô ? »

Je n’entendais qu’une respiration. Et au-delà, un léger bourdonnement, comme celui d’un réfrigérateur. Ce bruit a ouvert en moi un gouffre de manque ancien et familier et pendant un instant une insupportable solitude m’a envahi, juste le temps de percevoir l’invisibilité de mon correspondant, le fait que ça pouvait être n’importe qui, n’importe qui au bout du fil, mais ensuite on a coupé.

• • •

J'ai attendu plusieurs jours la réponse de Charlene à ma lettre de confession. Pour passer le temps j'ai regardé la télévision, lu, fait les cent pas, cuisiné, mangé, écrit et examiné la photo que Charlene m'a envoyée de son fils.

Dans mon souvenir Charlene Turner est timide, calme, joyeuse, petite, curieuse et observatrice. Caractéristiques que j'ai donc attribuées automatiquement à son fils, jusqu'à ce que j'examine attentivement sa photo. J'ai reconsidéré alors ma première impression. Il est complètement différent.

Cela me fait très bizarre de le regarder. C'est l'image même de l'énergie potentielle. Il tient une batte de base-ball. Il est grand et blond et paraît très déterminé. Son casque de batteur fait une ombre sur son œil gauche. Son torse est un ressort tendu, ses avant-bras sont fléchis et prêts, ses poignets forment un angle précis. Le soleil joue dans le fin duvet blond qui recouvre ses bras. Il porte une tenue vert et or, sur le devant de laquelle je distingue les lettres G-I-A-. L'arrière-plan est flou. Il semble prêt à frapper la balle. Il a l'air athlétique.

C'est un rêveur, je le vois. Il redoute certaines choses. La mort de sa mère, peut-être, ou la sienne. La désobéissance. L'autorité. On peut lui faire confiance mais lui ne se fie pas aux autres. Dans son cœur se côtoient le courage et la lâcheté. C'est un bébé et c'est un homme. Son visage est celui d'un enfant. Son visage est une boule de cristal.

Je suis certain que sur d'autres photos il sourit. Je suis certain que des filles ont des photos de lui où il sourit et tout ça. Je suis certain que des filles ont des photos de lui et qu'il ne le sait pas.

Il est heureux au lycée, je le sens, et j'ai envie de l'en féliciter. Sur le terrain de base-ball il a la puissance du tonnerre et ses adversaires le craignent. En général les professeurs ne le considèrent pas comme un de leurs chouchous, mais il pourrait l'être s'il le voulait.

Pour ses amis il est comme une boussole.

À la cafétéria du lycée on lui garde toujours une place. Des petites choses comme ça. Il ne s'en rend même pas compte.

Il complimente ses partenaires d'une claque amicale. Il leur tape dans le dos et ils lui tapent dans le dos. Son entraîneur le prend par le cou quand il a été particulièrement bon.

Sa mère, du temps où je la connaissais, portait des vêtements aussi colorés que des plumes de paon. Du rouge à lèvres vermillon. Elle était incroyablement jeune. Timide. Elle ne parlait pas beaucoup. Elle m'écrivait. J'étais amoureux d'elle.

S'ils décident de me rendre visite je dois être prêt. J'ai pensé à tout ce que je peux faire pour rendre la maison pré-

sentable et pour me rendre moi-même présentable. Je me suis demandé, Qu'est-ce que ça mange, un ado ? et j'ai répondu, De la salade de pommes de terre, des hamburgers, des hot-dogs, et du steak.

J'achèterai aussi ce qu'il faut pour Charlene. Je me souviens de ses goûts, je mettrai un point d'honneur à tout avoir sous la main.

• • •

Après la débâcle Yolanda, j'ai décidé de faire le ménage moi-même. Je suis allé jusqu'à sortir tous les livres de la bibliothèque pour les épousseter mais cela m'a épuisé et j'ai dû m'asseoir un instant. Et puis je suis resté assis encore un peu, et maintenant les livres sont toujours entassés par terre.

Il y a à peu près un mois une famille a emménagé dans la maison voisine, celle occupée autrefois par Marie Spencer et, à l'étage, par Marty. La famille parfaite : un jeune couple et leurs trois minuscules garçons. On dirait qu'ils n'arrêtent pas d'aller au parc et d'en revenir. Hier il faisait très chaud pour une fin octobre et je les ai aperçus dans la rue à midi. Le bébé était dans une poussette conduite par son papa. Les deux aînés batifolaient devant comme deux chiots, ou deux poulains dans un pré. Vous ne travaillez donc pas ? ai-je songé – ça me va bien de dire ça.

Alors que je les espionnais, mes nouveaux voisins, un des garçons m'a surpris en train de les observer et a levé crânement une petite main dans ma direction. Un salut. J'ai baissé

le rideau en vitesse en me disant que j'allais le terrifier, tel un Boo Radley surdimensionné. À ce moment-là je me suis promis de me présenter, de sortir sur le perron et de leur dire bonjour. Marty aurait voulu que je le fasse. J'ai senti l'angoisse me serrer le ventre et j'ai dû m'asseoir.

Mais voilà que quelques secondes après on a frappé à la porte, je me suis retourné pour entrouvrir le rideau de nouveau, un tout petit peu, et j'ai vu que c'était le jeune père, planté sur le perron. Le reste de la famille l'attendait en silence sur le trottoir. Mon cœur s'est mis à battre la chamade. Oh, mon Dieu. Est-ce qu'il va m'enguirlander ? Je me demande bien ce qu'il veut. Mais je n'ai pas eu l'occasion de le savoir car je n'ai pas pu me résoudre à bouger. J'avais trop peur.

Après pendant plusieurs heures j'ai été en colère contre moi et pour compenser j'ai décidé de reconsidérer cette Yolanda. Vous vous souvenez que je ne voulais pas la rap-peler, mais je me suis dit que j'allais faire un nouvel essai. D'autant que je crois être devenu allergique à la poussière car mes tentatives de ménage m'ont laissé bien essoufflé. Hier j'ai donc appelé l'agence.

« À quelle heure voulez-vous ?

– Onze heures du matin, ce serait parfait. »

L'opératrice a fait une pause avant de me dire que ce serait Nancy qui viendrait.

« Non, j'ai eu Yolanda l'autre fois.

– Elle est prise à cette heure-là.

– Quand est-elle disponible, s'il vous plaît ? »

Ce n'est pas qu'elle m'ait beaucoup plu, c'est juste qu'elle avait déjà vu le pire et franchement je ne me sentais pas

capable de recommencer le processus avec quelqu'un d'autre. Donc Yolanda est venue aujourd'hui à une heure de l'après-midi et je lui ai ouvert la porte.

Cette fois-ci elle a entrepris de faire le ménage. Je ne savais pas trop où me mettre si bien que je sortais des pièces où elle travaillait pour aller dans celles où elle n'était pas. Par exemple elle a commencé par le salon alors je me suis caché dans ma chambre pour lire. J'entendais ses pas légers tandis qu'elle faisait la poussière. Et puis j'ai entendu qu'elle empiétait des choses. Et puis elle a frappé doucement à ma porte. J'étais assis au bord du lit, je ne voulais pas m'allonger au cas où elle aurait besoin de quelque chose.

« Oui ? Entrez, ai-je dit, et la porte s'est ouverte à la volée et elle a passé la tête à l'intérieur.

– Vous avez un aspirateur ? »

J'ai blêmi un peu car je savais que j'en possédais un mais j'étais incapable de me souvenir où il était. Ce que je lui ai dit, très gêné parce que maintenant elle savait que je ne passais jamais l'aspirateur.

« Je vais chercher », a-t-elle décidé en disparaissant vers des recoins inconnus.

Je l'ai entendue monter quatre à quatre, ouvrir et fermer des portes là-haut pendant dix minutes et de nouveau j'ai eu l'impression d'être transpercé. Sentir une petite présence là-haut après toutes ces années. Je la voyais ouvrir les portes l'une après l'autre, d'abord celles du deuxième étage – les rideaux de chintz de ma mère qui voletaient, ravis de ce mouvement après des années de stagnation – et puis celles du premier. J'ai revu mon petit train et la collection de photos que j'avais punaisées au mur quand j'étais enfant. Et voilà qu'elles étaient vues par quelqu'un d'autre. Ensuite je l'ai

entendue descendre au sous-sol et remonter quelques instants plus tard en me criant triomphalement qu'elle l'avait trouvé.

Il faisait un bruit de tondeuse à gazon. Il n'avait pas servi depuis si longtemps. Elle a aspiré tout le bas et quand elle a pénétré dans ma chambre je m'en suis extirpé. Déjà le salon et la salle à manger semblaient bien différents. Plus propres certes mais aussi, d'une certaine façon, touchés. Différents parce que quelqu'un d'autre les avait touchés. Je me suis assis précautionneusement sur le canapé et j'ai posé les mains de chaque côté de mes cuisses. Le canapé également paraissait différent. Et la pièce entière avait perdu son odeur habituelle et sentait à présent le citron et le pin.

Ne sachant quoi faire, j'ai allumé la télévision sans y prêter trop d'attention. C'était aux bruits que faisait Yolanda en se déplaçant dans ma chambre que j'étais attentif. Contrairement à moi elle parle toute seule. J'entendais ses murmures enfantins, les *P* et les *B* et les claquements de langue et les *tss tss*. Je crois qu'elle parlait en espagnol et j'aurais voulu savoir ce qu'elle disait et en même temps je le redoutais. Je craignais qu'elle n'exprime son mécontentement et dise tout haut ce que je pensais de moi comme, par exemple, que j'avais laissé ma maison bien-aimée devenir d'une saleté repoussante.

De temps en temps elle émergeait de ma chambre avec un détritrus que je n'avais même pas remarqué. Une serviette de table ou un sac en plastique ou un flacon de shampoing. Elle emportait des livres pour les ranger sur l'étagère. Lorsqu'elle passait devant moi elle me décochait un petit sourire, sans un mot. Je faisais semblant de regarder la télévision, qui diffusait le jeu *Cash Cab*.

À quatre heures elle avait fini entièrement le bas et cinq ou six sacs-poubelle attendaient devant la porte d'entrée. Je ne lui ai pas demandé ce qu'il y avait dedans. Sans doute ne voulais-je pas le savoir.

« C'est quand le jour des poubelles ? s'est enquis Yolanda.

– Je le ferai », ai-je dit en sentant mon visage s'empourprer.

Elle a haussé les épaules.

« Rouge, bleu et jaune.

– Pardon ?

– Les couleurs primaires, a-t-elle précisé avec un geste du menton vers la télé, au moment où l'animateur disait : « Oh, oh, presque, la réponse correcte est Rouge, bleu, et jaune. » J'adore ce jeu », a-t-elle déclaré, en se plaçant devant un fauteuil dans lequel elle s'est assise lourdement avec un soupir.

Elle a regardé sa montre.

« Ça vous ennuie si je reste ici un petit moment ? On doit venir me chercher. »

En toute honnêteté cela m'ennuyait. La journée avait été une épreuve et j'avais envie d'avoir de nouveau la maison pour moi seul, mais je ne me voyais vraiment pas le lui dire.

« Je vous en prie. »

Et nous sommes restés assis dans un silence gêné car c'était la publicité et je ne savais pas si je devais prendre l'initiative de changer de chaîne ou laisser les choses en l'état.

Nous ne disions rien, mais la petite fredonnait très doucement une chanson, que je ne connaissais pas. J'étais assis sur le canapé, dos à la fenêtre, et elle dans le fauteuil à ma gauche. Elle regardait souvent dehors pour voir si son chauffeur arrivait. J'aurais bien fait pareil mais je ne pouvais

pas bouger. Nous étions tous les deux tournés vers la télévision qui était devenue la troisième personne de la pièce.

Lorsque le jeu a repris, je suis parvenu à me détendre un peu. Yolanda m'a impressionné en donnant plus de réponses que je ne l'en aurais crue capable. Elle les claironnait gaiement, un doigt pointé vers l'écran. Je les connaissais presque toutes mais je me contentais de les marmonner pour ne pas avoir l'air de faire l'intéressant, crainte qui date sans doute de l'école.

Elle se trouvait dans ma vision périphérique. Elle était si petite que ses pieds ne touchaient pas terre. Le bout de ses tennis roses était tourné vers le plafond. Elle les tapait l'un contre l'autre. Quand elle tendait le cou pour jeter un regard par la fenêtre, elle agrippait les bras du fauteuil pour se soulever et elle ouvrait la bouche.

Je me triturais les méninges pour avoir quelque chose à lui dire avant les prochaines publicités lorsqu'un klaxon au son métallique m'a sauvé la mise.

« Ah, voilà mon chauffeur ! »

Elle s'est levée d'un bond et a réajusté son petit sac sur l'épaule.

« Vous avez appelé l'agence ? »

– Tout à fait.

– Je reviens quand ?

– Dans deux jours, ai-je répondu en levant les doigts en forme de V, comme un idiot.

– À après-demain ! » a-t-elle lancé avant de partir en sautillant, claquant la porte un peu trop fort.

Je me suis forcé à compter jusqu'à cinq avant de me relever pour glisser un œil par la fenêtre derrière moi.

Un genou sur le canapé, je me suis penché pour regarder dans la rue. Je n'ai aperçu que son dos, accrochée qu'elle était au conducteur d'une Vespa bleu ciel qui s'éloignait bruyamment. Quant au conducteur je ne l'ai pas vu.

• • •

Ce matin je me suis réveillé en plein milieu d'un rêve sur mon enfance et aussitôt cet autoapitoiement si familier s'est installé en moi comme une maladie. Il faut dire que Charlene n'avait toujours pas appelé ni écrit. Pourtant elle avait reçu ma lettre, ma confession, presque deux semaines auparavant.

Mais au lieu de me complaire dans ce sentiment j'ai choisi d'être de bonne humeur et je me suis félicité des progrès que j'avais fait récemment (j'avais passé la journée de la veille à essayer de ranger mes casseroles, ce qui avait impliqué de nombreux mouvements vers le haut et vers le bas) et j'ai décidé que je ne devais peut-être pas être peiné du silence de Charlene. En fait, me suis-je dit, c'est plutôt à son sujet que je devrais m'inquiéter. D'un éventuel problème de drogue ou d'alcool. Sa voix résonne toujours dans ma tête et non – quelque chose ne va pas. Il y a la question de son ex-mari. Du nom de Keller. Elle l'a rencontré peu de temps après notre dernier rendez-vous ou même pendant que nous nous fréquentions, ce qui est une pensée désagréable. Au téléphone elle m'a dit qu'il l'avait quittée quand leur fils n'avait que quatre ans. J'en suis scandalisé et je pense qu'il devrait

avoir honte. Je me suis demandé si le fait que Charlene m'ait téléphoné n'était pas en réalité un appel au secours. C'est une éventualité qui, ça me gêne de l'avouer, me procure un certain plaisir.

C'est pourquoi je me suis dit qu'au lieu d'attendre indéfiniment je devrais prendre l'initiative de l'appeler moi-même. Pour cela il faudrait que je mette ma fierté de côté, mais – comme c'est quelque chose que j'ai fait toute ma vie – je suis assez doué pour ça.

Je l'appellerais, ai-je décidé, et je les inviterais chez moi, elle et son fils, dans deux semaines. Cela me donnerait le temps de parfaire l'embellissement de ma maison + de ma personne ; je me suis levé presque en sifflotant.

J'ai effectué mes ablutions matinales très soigneusement car Yolanda arrivait à onze heures.

À dix heures et demie je me suis assis sur le canapé, le téléphone sur les genoux. J'ai pris le combiné et composé le numéro de Charlene, que j'avais mémorisé lorsqu'elle me l'avait donné la première fois.

Après sept sonneries je commençais à perdre espoir quand soudain j'ai entendu une espèce de cliquètement au bout du fil.

« Allô ? a-t-elle dit après avoir repris un peu sa respiration.

– C'est Arthur. »

Une deuxième pause, plus longue cette fois.

« Charlene ?

– Ce n'est pas Charlene, a répondu Charlene.

– Pardon ?

– C'est une erreur », a-t-elle dit, puis elle l'a répété et elle a raccroché.

J'ai regardé le combiné pendant un long moment. La tonalité me narguait avec méchanceté. J'ai envisagé de vérifier son numéro et de recommencer, mais ce n'était pas la peine – je savais que c'était elle au bout du fil. Je tenais aussi pour certain, cette fois, qu'elle était ivre ou droguée ou quelque chose comme ça. Cela m'a attristé, je ne savais pas quoi faire.

À onze heures Yolanda est arrivée. Je crois que j'ai été brusque avec elle. Des tas de pensées tourbillonnaient dans mon esprit, impliquant des émotions telles que la honte (car en lui envoyant une lettre franche, j'avais fait de Charlene mon confesseur, et il me semblait que son refus de me parler était un acte de rejet) et la crainte (pour sa sécurité ; pour sa santé ; pour son fils). Ensuite, alors que Yolanda passait l'aspirateur dans le salon, je l'ai frôlée accidentellement en allant dans la salle de bains. Je ne l'ai absolument pas fait exprès, j'en ai été horrifié, je fais toujours très attention de ne pas m'approcher d'elle. J'ai crié « Pardon ! Pardon ! » et j'ai rentré le ventre immédiatement, quoique vainement, mais elle n'a pas réagi.

• • •

Il se trouve que je regardais par la fenêtre aujourd'hui juste au moment où Yolanda arrivait. Et elle était encore en Vespa, cette fois j'ai vu le conducteur. Il est descendu et ils se sont embrassés pour se dire au revoir. Il était jeune, à peu près de son âge, et avait l'air d'un idiot. Tout en muscles et tout ça. Plutôt petit mais plus grand qu'elle. Avec des tatouages ; j'en voyais un qui sortait du col de sa veste et rampait le long de son cou. Un gribouillage bleu. Lorsqu'il a retiré son casque j'ai vu qu'il avait les cheveux coupés ras comme un Marine.

Ils ont discuté un peu, lui assis sur le scooter et elle debout devant lui. Ensuite elle s'est penchée et il l'a prise dans ses bras et ils sont restés ainsi quelques instants en silence – je n'ai pas aimé l'expression qu'il avait. Puis elle s'est détournée pour gravir les marches de mon perron d'un pas léger et il l'a appelée et elle lui a fait un signe joyeux. Il a continué à la regarder.

Elle a sonné et je suis allé à la porte. J'ai hésité à ouvrir à cause du jeune homme dehors mais quand je l'ai fait il était déjà en train de partir.

« Bonjour, a-t-elle dit en entrant, balançant son sac par terre près de la porte, déjà très à l'aise. Je commence par le haut aujourd'hui ?